

BALADE DANS LE MENTIR/VRAI⁽²⁾

Les deux tranchants de la fatwa

Un événement au sens plein du terme, c'est-à-dire un moment où un fait change une façon de voir, est survenu peu avant l'ouverture de ce Parlement des écrivains à Strasbourg : Toni Morisson, lauréate du prix Nobel de littérature, — première écrivaine noire et première auteure afro-américaine à l'obtenir — est assaillie par les journalistes. L'un d'eux lui demande tout à trac : «Y aura-t-il un jour un héros blanc dans l'un de vos romans ?» Réponse : «Auriez-vous posé à un écrivain blanc la question de savoir si un jour il donnerait un héros noir à l'un de ses romans ?» Sonné, le type ! Vraiment. Il eut du mal à trouver la sortie !

Toni Morisson est déjà dans le sillage de James Baldwin, qui l'a bien influencée, pugnace, intraitable dans la dénonciation de la condition faite aux Noirs aux Etats-Unis. Discrimination, racisme.

Comme le hasard est un perpétuel bégaiement, je croiserai à un carrefour inattendu, et de loin, bien loin, le chemin de Toni Morisson beaucoup plus tard. Et sans doute cette rencontre, qui n'a pas plus eu lieu que la Guerre de Troie selon Jean Giraudoux, ne vaudra rien dire à quiconque ne croit pas aux signes. Le fait est que j'ai eu à fréquenter à un moment donné un café mythique, Le Soleil pour ne pas le citer, boulevard de Ménilmontant à Paris (XX^e), où on croisait parfois le philosophe Daniel Bensaid, l'historien Mohamed Harbi, le romancier Nourredine Saadi, les chanteurs Jean-Luc Lahaye ou Akli D., le poète Malek Alloula et les potes journalistes dans une autre vie, Smaïl Dechir, Tahar Hani et Mohamed Zaoui. J'aimais bien m'y réfugier dans la pénombre de la salle, le matin, et pouvoir travailler tout en scrutant, en tout bien tout honneur, l'apparition évanescence et plus qu'aléatoire de Monica Belluci qui, bien entendu, jamais ne vint. Ce café, tenu par notre ami Saïd, abrita dans les limbes des meetings de Louise Michel, et servit de décor à maints films dont un à celui du cinéaste américain Jonathan Demme, qui se fit connaître en 1991 par *Le silence des agneaux*. C'est lui qui, en 1998, adapta au cinéma, avec Oprah Winfrey, Danny Glover et Thandie Newton dans les rôles principaux, *Beloved* de Toni Morisson, classé par le jury du supplément littéraire du *New York Times* comme le «meilleur

livre des vingt dernières années».

Je ne sais pas pourquoi, mais pendant longtemps, chaque fois que je mettais les pieds au Soleil, par association d'idées, je pensais à Toni Morisson qui naturellement, et à ce que je sache, ne s'y est jamais attablée.

Par contre, je ne jurerai pas par Sidi Salem, le saint privatif de ma grande tribu éparse, que James Baldwin ne s'y est pas aventuré, lui qui vécut dans le coin lors de son séjour parisien, inauguré en 1948, avant de s'exiler à Saint-Paul-de-Vence où il décède en 1987.

Tout ceci nous ramène droit à Strasbourg abritant le Parlement des écrivains. Une émission d'Arte était prévue dans la salle où se déroulaient les travaux. J'arrivai 5 minutes en retard. Dans l'escalier, je retrouvai Nabile Farès, tout aussi retardé et essoufflé que moi, et malgré nos badges, nous eûmes un mal fou à être admis. J'allais comprendre pourquoi en pénétrant dans la salle.

Sur le plateau de l'émission, à côté d'Assia Djebbar, de Juan Goytisolo et sans doute d'autres que ma mémoire ne retient pas, se trouvait Salman Rushdie. Pour des raisons évidentes de sécurité, sa participation n'avait pas été annoncée. Aux quatre coins du plateau, des armoires à glace de Scotland Yard, attachés-cases pare-balles au poignet, l'encadraient. Plus tard, il m'a été donné de revoir cette émission. On y distinguait nettement les gardes du corps figés dans l'immobilité vigilante de fauves prêts à bondir.

Dans son intervention, Salman Rushdie évoqua naturellement Djaout, son combat pour la liberté d'expression et de création, son assassinat. En l'écoutant, je n'ai pu m'empêcher de revenir à ces années 1989-1990 où nous apprenions effarés, bien qu'en ce temps-là plus rien déjà ne nous étonnait, la délivrance par l'inénarrable Ayatollah Khomeiny, depuis Qom devenue l'Olympe de l'islamisme triomphant, d'une fatwa à l'encontre d'un écrivain britannique d'origine indienne du nom de Salman Rushdie. Il venait de publier *Les versets sataniques*, roman littéralement iconoclaste, jugé blasphématoire par le clergé chiite d'Iran.

C'était tout ce qu'on savait de Salman Rushdie. En vérité, à *Algérie Actualité* comme ailleurs, Djaout compris, lui qui pourtant était attentif à l'actualité de la littérature partout dans le monde, personne ne connaissait ce

jeune écrivain anglais. Personne, hormis une exception, l'écrivain Mohamed Magani qui publiait, en 1983, un premier roman attachant, *La faille du siècle* (Enal/Publisud). Discret et talentueux, il rentrait d'Angleterre où il venait d'achever ses études supérieures à l'Institute of Education University of London. A la Rotonde, ce café qui ouvre la rue de la Liberté à Alger, je l'ai entendu dès 1987 faire l'éloge enthousiaste de Rushdie.

Et voilà que la fatwa de Khomeiny lui procurait une célébrité dont il se serait bien passé. On ne pouvait plus ignorer Salman Rushdie. Mais on savait surtout qu'il était sous le coup d'une fatwa !

Dans un débat au Parlement des écrivains, la veille de cette émission, une écrivaine iranienne exilée en France, suggérait que la fatwa contre Rushdie était le moyen idéal pour les ayatollah de faire peur, et de maintenir la pression sur les forces occidentales qui s'aviseraient d'attaquer l'Islam. Elle ajoutait qu'à son avis, la menace était plus importante que sa réalisation, et que si le pouvoir iranien avait réellement voulu liquider l'écrivain, il ne s'en serait pas privé comme ce fut notamment le cas pour Shapour Bakhtiar, ancien Premier ministre du shah assassiné en France le 7 août 1991. Là, il n'y eut pas besoin de fatwa. On liquide à la grâce de Dieu !

Cette période était celle de l'intrication de la littérature avec les fatwas dont le sens premier, celui d'avis juridique délivré par un spécialiste de la loi islamique sur une question particulière, était perverti pour devenir synonyme de «contrat» des maffias. On connaît le cas de Taslima Nasreen, écrivaine bangladaise menacée de mort par les islamistes, en raison de ses activités intellectuelles et littéraires ainsi que pour ses positions en faveur des femmes. Elle écopa, le 27 septembre 1993, d'une fatwa par les fondamentalistes de son pays qui mirent sa tête à prix.

Si la fatwa mettait réellement en danger ceux et celles sur qui elle s'abattait, elle provoquait en retour une telle célébrité que certains en rêvaient et faisaient tout pour l'obtenir. Tahar Djaout, lui, n'a malheureusement pas eu besoin d'une fatwa. Certains ont eu la fatwa et y ont heureusement survécu. D'autres ont été assassinés sans avoir eu besoin de fatwa. Comme Farag Fouda, le penseur égyptien assassiné le 8 juin 1992 par deux extrémistes membres de la Gamaa islamiya.



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

Je ne sais plus trop comment cette réunion s'est terminée. Je me rappelle vaguement l'avoir commentée avec Assia Djebbar, juste à la sortie du plateau. Mais ce dont je me souviens comme d'une vraie balade dans ce Mentir/Vrai, emblème des littérateurs pétris d'illusions et de mirages de tout temps, c'est d'une visite du quartier de la Petite-France, à Strasbourg, avec Nabile Farès, le lendemain de ce jour.

Le voyage en littérature s'est superposé à l'exil, et Nabile Farès racontait en déambulant à travers les ruelles pittoresques de ce vieux quartier de Strasbourg, son arrivée en France, les divers petits métiers qu'il avait été contraint d'exercer pour survivre, parmi lesquels celui, si je me rappelle bien, de réceptionniste dans un hôtel de Belleville, à quelques centaines de mètres du café Le Soleil, où séjourna justement James Baldwin.

Sublimé par le talent, l'imagination et la combativité antiraciste de Nabile Farès, cela a donné ce livre très particulier, mélange de poésie et de psychanalyse de la société occidentale soumise à la névrose du rejet de l'autre, qui a pour titre *Un passager de l'Occident*. (Seuil, 1971)

A. M.

N. B. : Une malencontreuse manipulation m'a fait perdre des messages que des lecteurs m'ont envoyés. Du coup, j'ai perdu aussi leur adresse électronique. Je prie donc les lecteurs qui m'ont écrit la semaine dernière de me renvoyer leurs messages de sorte à ce que je puisse leur répondre, notamment la personne qui voulait obtenir une bibliographie.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com



Pourquoi est-il encore là ?

La carrière de Saâdani va connaître un tournant fulgurant.
De la derbouka au...

... violon !

Donc, si je lis bien et si je comprends bien, dans les journaux, le mien y compris, une date, encore une, est avancée pour «l'annonce de candidature à un 4^e mandat». Ça sera, ça serait, ça pourrait être très-certainement-évidemment le 17 février prochain. Nouveau suspense. Nouvelles supputations. Nouveau Saâdani. Nouveau Ghoul. Nouveau retrait des formulaires dont personne n'a vraiment été témoin. Et nouvelles collectes de promesses de «je te jure que le jour J, je voterai pour lui». Sauf qu'à un moment donné, toi, comme lui, dans la journée, tu as au moins une demi-heure de lucidité. Et tu en profites pour te poser la question autrement. Pour retourner la problématique : pourquoi se demander si Abdekka va se représenter à un nouveau mandat alors que la seule interrogation sensée dans un monde sensé à se poser entre gens supposés sensés est celle-là : qu'est-ce qu'il fout encore dans le Palais ? Pourquoi n'a-t-il pas été gentiment raccompagné chez lui, son chez-lui étant défini par les géomètres non corrompus et par les mathématiciens n'ayant pas falsifié leurs diplômes comme un point dans l'univers n'ayant pas l'infime

atome d'une particule de probabilité de recroiser un jour la trajectoire du Palais ? Elle n'est que là, la question ! Il n'y en pas d'autres ! Oser participer au débat à rallonge sur «il y va ? Ou il n'y va pas ?», c'est se rendre complice d'un non-accompagnement en fin de vie, de sévices envers personne âgée, de maltraitance aggravée par un acharnement thérapeutique. Non ! Non ! Et non ! Ne pas lâcher cette seule question qui tombe sous le bon sens, malgré tous les certificats médicaux obtenus auprès de la coopération française : que fait encore ce monsieur aux «commandes» du navire ? A la limite, je comprendrais qu'à cette question on puisse adjoindre une prière. Oui, mais alors, juste une, de prière. Joignez vos mains compatriotes de toutes les régions du pays, et priez. Priez qui vous voulez, je ne suis pas très regardant sur les dieux, les divinités et tout autre occupant de la sphère d'en haut. Mais priez très fort. Pour que dans cette période, dans ces moments où le monsieur n'a plus rien à faire dans cette maison blanche, dans ce segment temps du 21^e siècle où la raison pure doit nous interdire de blasphémer une éventuelle 4^e candidature, dans cet instant précis, prions pour qu'il ne nous arrive rien ! Amen ! Amin ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.